

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

Zareh Vorpouni, LE CANDIDAT

Meguerditch Margossian, SUR LES RIVES DU TIGRE

Nicolas Sarafian, TERRES DE LUMIÈRE

Jean-Baptiste Baronian, LE PETIT ARMÉNIEN

Mélinée Manouchian, MANOUCHIAN

Vahan Tékéyan, CÉSARÉE

Ovannès Bodossakis, PAPHÈN

ZAREH VORPOUNI

Asphalte

Roman traduit de l'arménien

et présenté

par

Marc Nichanian

Parenthèses

TITRE ORIGINAL : Մտֆայրթը, Beyrouth, 1972.

COPYRIGHT © 1972, 2025, SUCCESSION EUKSUZIAN.

COPYRIGHT © 2025, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-463-8 / ISSN 1626-2344

Zareh VORPOUNI (1902-1980), né Zareh Euksuzian à Ordou sur la mer Noire, est l'une des grandes voix de la littérature arménienne. Rescapé du génocide qui coûta la vie à son père et marqua toute son œuvre, il trouva refuge avec sa famille en Crimée, puis à Constantinople où il étudia au collège Berbérien et publia ses premiers poèmes. En 1922, contraint de s'exiler, il rejoint la France, d'abord à Marseille, puis à Paris où il participe à la vie intellectuelle franco-arménienne, cofondant des revues et publiant dès 1929 *La Tentative*, premier volume de son grand cycle romanesque *Les persécutés*. Membre du groupe « Menk », il contribua à renouveler la littérature arménienne, mêlant mémoire du génocide, exil et crise identitaire. Prisonnier de guerre en Allemagne, il reprit après 1945 une œuvre marquée par l'exploration psychologique et la fracture de l'identité diasporique. Ses romans majeurs, dont *Le Candidat* (1967) et *Asphalte* (1972), firent de lui un acteur essentiel du destin arménien au xx^e siècle.

ASPHALTE

En face, entre les deux fenêtres, sur la petite table aux pieds ouvragés qui servait d'habitude de table de chevet et que l'on voyait autrefois couverte de bouquins, il n'y avait maintenant que la lampe, seule, aigrie, exilée. Elle projetait au sol un disque de lumière. Et l'abat-jour avait posé un autre cercle au plafond. Un moment, son regard s'attarda dessus. Il n'osait pas l'en descendre, content d'avoir trouvé un refuge pour lui. Content parce que son regard, pris tout entier dans ce cercle de lumière au plafond, tout en demeurant dans la pièce, s'était échappé hors d'elle : il avait fui par le trou de lumière. Ce n'est que bien après qu'il revint à la source.

La pièce n'était vivante que par l'abat-jour en soie verte, oasis dans ce désert. Enfin, oui, son regard avait trouvé un endroit où se poser. Il pouvait, quant à lui, continuer à rester là, tranquille, debout, sans faire un geste. Il n'avait pas bougé depuis qu'il était entré dans la pièce. Le lustre n'était pas allumé ; seule la petite lampe, sur la table de nuit, répandait dans la chambre sa lumière incertaine. La malade était couchée sur le dos.

Les lourds rideaux de velours rouge étaient tirés. Le tapis aussi était rouge. Et l'épaisseur de la laine avait étouffé le bruit de ses pas quand, après avoir ouvert la porte, il s'était

approché jusqu'au milieu de la pièce, en ne s'éloignant pas trop pourtant de l'entrée. Le silence était funèbre. Ce qui était si pesant, ce n'était pas tant l'absence de bruit que cette atmosphère confinante au tragique, que rien par la suite ne vint troubler. Il n'y avait que la respiration de la malade, faible et légère ; elle essaya de se reprendre et elle succomba en passant par le sillon qu'elle avait elle-même creusé, comme ces ruisseaux qui, à peine nés, s'embourbent et se perdent dans les sables. C'était tout autrement qu'il avait imaginé la scène avant d'entrer dans la chambre. Il se voyait tremblant d'émotion courir aussitôt vers le lit, mettre la tête sur l'épaule de la malade et demander pardon. Maintenant, il n'osait même pas regarder de son côté.

« Regardez-moi ça, il ne veut pas tourner la tête vers moi. Il est fier. C'est vrai qu'il est fier. Dès qu'il est entré, j'ai compris que c'était lui ; et même avant d'entrer, quand il était encore dans le couloir : il a un peu secoué ses habits, comme on le fait quand on entre dans un bureau ou, tiens, dans le salon d'une famille respectable. Bien sûr, ces gestes pour enlever la poussière, il les a faits avec les mains. D'ailleurs, il n'y voyait rien, puisqu'il était dans le couloir et que la porte était fermée. J'ai deviné ce qu'il faisait. Il a rejeté certaines choses au loin en esprit, il leur a même donné de grands coups de pied et, soudain, il est entré. Il a fermé soigneusement la porte ; il a retenu son souffle un instant, encore appuyé des deux bras à la porte derrière lui. Et puis il a fait quelques pas. Il s'est arrêté au milieu de la chambre, il a pris un visage satisfait quand il a constaté que ses pas ne faisaient pas de bruit parce que, c'est clair, il ne veut pas que je sache qu'il est là. Mais moi, j'ai compris tout de suite, je veux dire que j'ai tout de suite senti sa présence, comme s'il avait pénétré en moi de toute sa masse pesante, avec tous ses sentiments et ses états d'âme. Je savais toujours les déchiffrer avec précision. »

Son cœur était lourd, il était dur comme une pierre dans sa poitrine, c'était le cœur d'un homme frappé par le chagrin ; il se contractait nerveusement comme une main que l'on serre. La tête de la malade était penchée vers la gauche. Ses yeux étaient fermés. Elle dormait. La malade dormait. Son visage était maigre, creusé, marqué par une fatigue profonde. Sa peau était tendue et transparente. De petites veines bleuâtres lui donnaient un aspect vieilli. Ses paupières avaient pris la même teinte et elles restaient fermées. Le visage tout entier se faisait regard, et ce regard à la fois appuyé et perdu dans le lointain n'exprimait que le sans fond de sa fatigue.

Il en avait le cœur meurtri. Ses lèvres remuèrent, prêtes à prononcer un mot, lorsqu'un cri affreux se fit entendre du lit. Sous la couverture, le corps se tendait, se durcissait, comme s'il se fût agi d'en tirer quelque chose en le tordant, tel un chiffon trempé.

Maintenant sa tête était tournée vers la droite, et lui n'avait pas remarqué son mouvement. Où était-il donc ? Où était-il allé ? Sous quels horizons avait-il erré pour n'avoir pas remarqué sur l'oreiller le mouvement de la tête qui se tourne ? Combien de temps s'était-il absenté ? Et c'est vrai après tout : depuis combien de temps était-il planté là, à attendre ?

Dehors, il devait faire nuit déjà. Il voulait penser à la nuit. Penser à beaucoup de choses, mais oublier seulement sa propre indifférence, oublier l'insensibilité qui était la sienne aux souffrances de ce corps qui se tordait devant ses yeux. Il n'avait pas bougé ; debout au milieu de la chambre, il regardait le lit, où il se passait des choses mystérieuses.

Ce lit n'était pourtant pas tout un monde, où l'on eût pu se perdre et ne pas remarquer les changements qui s'y produisaient. En tout et pour tout, une surface d'un mètre vingt sur un mètre quatre-vingt. Mais, à ses yeux, c'était effectivement tout un monde, avec les jardins de fleurs de

l'édredon et, sur les bords, la blancheur du drap, qui pouvait, à volonté, prendre des proportions de banquise. Le passage de la séduction des fleurs étalant leurs couleurs à la rêverie de l'infinie blancheur du drap : là où, de l'ombre qui se formait à la rencontre du drap et de l'oreiller, une tête naissait, penchée maintenant vers la droite, dont les pommettes faisant saillie accusaient encore davantage la maigreur du visage.

Les lèvres fines s'étaient légèrement entrouvertes et révélaient l'épuisement causé par une longue souffrance. Sur la joue, à la rougeur provoquée par la fièvre, se mêlait celle du rideau et du tapis. Sa joue pourtant était pâle : image d'un pétale de rose flétri flottant sur l'eau. Ses bras étaient étendus sur le lit, sans volonté, sans maître, comme abandonnés. Ils ne lui appartenaient plus. Elle essaya de soulever l'un d'eux, mais la force manquait : son bras retomba sur les fleurs de l'édredon. Et puis elle fut de nouveau secouée. Elle souleva les reins en rugissant, elle se raidit. Toute sa force était rassemblée au milieu de son ventre, d'où elle repoussait un poids insupportable, dans une crispation extrême. Elle se détendit ensuite peu à peu, en exhalant doucement son râle. Et elle s'immobilisa. Son souffle fit de nouveau un tour sur lui-même et vint se percher sur ses tempes.

« Qu'est-ce qu'il fait là, à rester ainsi debout, depuis deux heures, comme un poteau télégraphique ? Il m'embête ! Il n'a qu'à repartir comme il est venu. D'ailleurs, ce ne sera pas la première fois. Il m'a déjà quittée une fois, après m'avoir mise dans cet état. »

— Je sais, dit-elle, tu es là. Ferme la porte.

— Elle est fermée. Il avait répondu machinalement et, tout de suite, il s'étonna de s'entendre parler, comme si ce n'était pas lui qui avait dit : « elle est fermée ». Il n'y avait personne d'autre dans la chambre, mais quelqu'un avait dit : « Elle est fermée » et ce n'était pas lui. Il avait discerné très nettement

le bruit de ses lèvres qui s'ouvraient et qui se refermaient. Il voulut même le faire taire, ce quelqu'un. Il allait lui dire : « Mais tais-toi donc, Nicole est malade », mais il s'aperçut que l'autre s'apprêtait à faire la même chose. Il se tut. Les lèvres qui avaient bougé, qui avaient pris la forme d'un anneau, c'étaient ses lèvres à lui, sans rien de leur voisinage : sans nez ni menton, sans yeux ni oreilles. Seules dans l'obscurité, les lèvres avaient dit : « Elle est fermée ». Après cela, le silence à nouveau s'était appesanti. S'y était installé en plus le poids du doute. Ce poids lui fit retrouver, fondant brusquement sur lui, cette angoisse qu'il avait éprouvée le matin même, après avoir lu la lettre de Monique. Il ne s'attendait pas à ce trouble qui s'était emparé de lui : il avait descendu en courant l'escalier de l'hôtel et, pendant toute la durée du voyage, dans le métro, dans le train, puis de la gare jusqu'ici, il s'était répété : de toute façon, il faut que je cède.

Il s'efforçait par là de combattre la confusion de son esprit sans bien y parvenir, parce que le vacarme assourdissant dans les wagons s'était emparé de chacun de ses mots et avait transformé le tout en bouillie. C'est cette mixture qu'il avait laissée à l'extérieur au moment d'entrer dans la chambre.

Il avait fermé la porte avec précaution pour ne pas laisser ses sentiments troubles entrer en même temps que lui, mais ils avaient réussi en partie à se glisser à l'intérieur, malgré tous ses efforts. Voilà pourquoi il s'était immobilisé au milieu de la chambre : il avait besoin de rassembler ses forces pour parvenir à ne pas céder à la malade.

C'est vrai que ça n'avait pas été facile d'entrer. Il lui avait fallu se battre contre des pensées et des sentiments qui voulaient pénétrer en même temps que lui, comme il arrive qu'on se batte dans la rue contre un chien qui s'obstine à vous suivre malgré vos invectives et que vous devez finir par chasser à coups de pied. C'est sans doute ça qui avait fait croire à la malade que la porte

était restée ouverte ; et s'il avait répondu : « Elle est fermée », c'était sans doute bien plus pour se sentir lui-même en sécurité à l'égard de la foule amassée à l'extérieur que pour se soumettre à l'injonction. Tout ce qui aurait pu provoquer mécontentement et impatience se trouvait maintenant derrière la porte close, maintenu avec force dans le couloir grâce à ces trois petits mots qu'il avait prononcés avec tant de retenue et de conviction.

Il lui sembla que cette voix en provenance du lit, cette voix qui lui avait dit : « Ferme la porte », avait parcouru un long chemin avant d'arriver jusqu'à lui, qu'il lui avait fallu traverser le très grand espace de la pièce et que, pendant ce laps de temps, profitant de la confusion qui régnait, des parcelles de ce qui s'y bousculait avaient quand même réussi à pénétrer dans son esprit. L'estafette qui accourait de si loin, à bout de souffle et de force, sautant au bas de sa monture, ainsi s'annonce : « Maître, l'ennemi a violé nos frontières. » Cette voix, qui semblait venir des plus lointaines contrées intérieures, avait malheureusement violé les frontières qui le séparaient du couloir, lorsqu'elle avait ordonné : « Ferme la porte ! » Éteinte et faiblissante, presque irréelle, elle avait réussi à apporter avec elle quelques miettes de l'angoisse qu'il avait pourtant déposée à l'extérieur. Le souverain, dès qu'il entend la nouvelle, décrète la mobilisation générale. Ainsi, le fil de la bobine s'était déroulé et il avait crié sa colère.

Depuis des mois, il était exilé de son amour ; exil volontaire, certes, mais sa vie n'en avait pas été moins douloureuse. Peut-être plus, d'ailleurs, car le regret s'était installé en cachette et avait creusé sa douleur. Et pourtant voici : c'était de nouveau le même homme qui était là, dans cette chambre envahie par l'obscurité, maintenant qu'il s'était débarrassé de sa confusion. Il esquissa un léger mouvement, très bref, et aussitôt il s'immobilisa à nouveau. Il voyait encore en face de lui la bouche qui avait dit : « Elle est fermée », et sa

bouche aussi était close maintenant parce que, de ces mots qui avaient résonné dans la pièce, Nicole était née, Aphrodite naissant de l'écume de la mer. Et elle était née tout aussi difficilement parce que, si Aphrodite avait dû lutter contre les vagues de la mer, Nicole, elle, luttait contre l'obscurité qui gagnait la chambre ; et soudain, elle émergea de ce combat, tout à fait dénudée, dans un cerne de lumière vierge. L'obscurité s'épaissit en dissolvant en elle le vêtement de Nicole, léger et de plus en plus réduit, mais infiniment ondoyant. La lumière qui l'enveloppait n'en fut que plus magnifique. « Sa bouche aussi était close », ce n'était bien sûr que façon de dire ; parce qu'en fait, elle était ouverte comme celle de quelqu'un qui assiste à un spectacle prodigieux. La voix qui avait amené les mots jusqu'à lui était passée par tout l'espace de la chambre et, parvenue à sa conscience après avoir surmonté tous les obstacles visibles ou cachés, elle avait pris forme, s'était chargée en un contour palpable, pour devenir cette petite créature lumineuse qui portait nom Nicole.

On aurait pu croire que, par cette injonction ou, dans le meilleur des cas, cette prière qu'elle lui avait adressée, le malade avait voulu lui dire son mécontentement ; d'autant plus qu'elle savait qu'il était là. Mais la réalité était autre. La réalité était que la malade avait soudain voulu, faisant preuve d'une volonté inflexible, se manifester ; elle avait voulu rebrousser chemin et se diriger en sens inverse de l'agonie, en brisant le silence, en renaissant hors de sa voix. La fleur qui est dans le pot ne l'est d'abord que comme dans un cercueil : c'est quand le mot résonne dans l'air, quand des lèvres sort le nom, révélé, qui la nomme, qu'elle devient elle-même.

Le médecin était là et il examinait la malade. Il n'avait pas remarqué son entrée et il lui semblait maintenant ne pas le voir. Il ne sentait que sa présence, comme les insectes sentent la présence de la fleur grâce au seul parfum qui se dégage

de son gynécée, parfum qui les enivre et les rend amoureux. Du médecin, au contraire, c'était une antipathie qui se dégageait, si repoussante qu'elle l'avait fait fuir jusque devant la fenêtre et lui avait fait dresser un mur opaque pour se protéger de lui.

Dehors, c'était une paix tourmentée d'automne dans le soir. Le ciel était gris et bas. Le silence, comme le fleuve en contrebas, coulait librement, en faisant entendre son râle obstiné. Rien ne bougeait. Sur les arbres, les feuilles jaunies attendaient, frissonnantes, la brise qui ne venait pas. La nature était suspendue dans son attente. Les nuages qui obscurcissaient encore le ciel, lourdement amoncelés, épais, en rangs serrés, ressemblaient à un boulevard asphalté. De loin seulement, on entendait le bruit qui venait du barrage, rauque, monotone ; il semblait vouloir conférer à la fatigue du soir un peu de la solennité de la nuit déjà proche.

C'est plus tard que, lentement, obscurément, quelque chose emplît la nuit, quelque chose qu'on aurait nommé un événement imminent, si l'imminence n'avait pas supposé une réalité insoutenable. Or, ce qui allait s'annoncer ainsi n'allait être, lointainement, que le matin, le matin qui naîtrait de la nuit quand celle-ci aurait éclaté sous les coups sourds, comme Nicole devenue jaillissement de lumière hors des mots et de la voix.

« Ce n'est pas pour aujourd'hui », dit le médecin. Je reviendrai vers minuit. Ce n'est rien. La première fois, c'est souvent ainsi.

C'est ce que l'on redoute qui est « toujours ainsi », pensa-t-il. C'est ainsi qu'il l'avait compris. Oui, il avait sans doute voulu le comprendre ainsi. Le médecin avait parlé sur un ton qui n'inspirait pas du tout confiance. Ce qui le troublait, ce n'étaient pas tant ses paroles, c'était surtout le regard torve qu'il lui avait lancé à la dérobée au moment de partir, alors qu'il

était déjà sur le seuil. Il ne parvenait pas à écarter son image et cet aspect de grosse boule qui était le sien. Une grosse tête, des babines qui pendaient de son visage enflé, où les veinules formaient un réseau si dense qu'on aurait dit une carte, où le nez rivalisait avec l'enflure du visage et sa couleur bleuâtre.

L'image restait collée comme de la poix au fond de ses yeux et s'enfonçait paresseusement dans les méandres de sa conscience. Elle l'amenait devant le procureur qui, la robe flottant sur son bras tendu, dans un mouvement théâtral, désigne le prétendu criminel : « Voici l'homme ! » Et l'homme, pour avoir la paix, se prépare à accepter cette mise en accusation.

Depuis qu'il était entré dans la pièce, il se passait quelque chose autour de lui, ou en lui, sans qu'il pût distinguer ce qui lui était extérieur et ce qui lui était intérieur. Tout à l'heure, déjà, il s'était vu se parler à lui-même. De l'intérieur, quelqu'un, mais c'était encore lui-même, le regardait pendant qu'il parlait. Lui réfléchissait, l'autre parlait. Non, il murmurait. Un murmure ironique qui le mettait mal à l'aise. Il était mal à l'aise parce qu'il se trouvait obligé de parler, alors qu'il avait besoin de toute sa volonté pour faire front. Quelqu'un l'obligeait à parler. Ce quelqu'un se trouvait autour de lui et en lui. Parfois autour, parfois dedans. Difficile de savoir lequel était lui-même : celui du dehors ou celui du dedans ?

Quand le médecin était entré, c'était bien lui, lui-même, qui s'était jeté sur le fauteuil, pas l'autre. Le fauteuil se trouvait dans le coin, entre l'armoire et la première fenêtre ; il avait cherché refuge à cet endroit afin d'être tout entier absent de la chambre mais, malgré cela, le regard du médecin au moment de son départ l'avait atteint plus vite qu'une flèche et tout aussi directement, en le clouant sur place. Ce regard profitait de ce qu'il fût ainsi sans force, proprement stupéfait. C'est peut-être pour cela qu'il s'était levé soudain, comme le ferait un soldat blessé à mort avant de retomber raide.

POSTFACE

À L'ÉPREUVE DE LA TRADUCTION

Une (courte) postface s'impose. En effet, c'est une traduction que le lecteur a entre les mains, la traduction d'un roman de Zareh Vorpouni (1902-1980), paru en 1972, qui porte dans sa langue d'origine ce même titre, *Asphalte*, et qui se présente comme le volume 3 d'une série romanesque, *Les Persécutés*. Né à Ordou, au bord de la mer Noire, réfugié en Crimée en 1915, étudiant à Istanbul pendant quelques années sous la férule des maîtres rescapés, eux-mêmes revenus pour un temps à Istanbul, Zareh Vorpouni était ensuite arrivé en France en 1922 avec sa famille, déjà écrivain en herbe. C'est en France qu'il a vécu toute sa vie d'adulte, d'abord à Marseille, puis rapidement à Paris (si l'on excepte la longue interruption de ses années de captivité en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale). C'est en France qu'il a écrit son premier roman, *La Tentative*, publié en 1929 à Marseille, et conçu comme le premier volume de cette série qui s'appelait

déjà *Les Persécutés*. Oui, mais voilà, le deuxième volume de la série n'a paru qu'en 1967, près de quarante ans plus tard. Il s'agit du *Candidat*, disponible lui aussi en traduction française¹. Quarante ans, c'était le temps du deuil. Ou alors c'était le temps nécessaire pour comprendre comment inscrire le deuil dans l'écriture romanesque et comment faire de celle-ci l'espace même où aura lieu la rencontre avec l'étranger. Car, une fois sorti de soi-même, il ne faut pas seulement s'expliquer avec la mort et recevoir de l'ami à l'avance le don de la mort, comme cela se passe dans *Le Candidat*, il faut aussi s'expliquer avec l'étranger. Il faut raconter peut-être le long parcours de cette double explication. Ce devait donc être là le sens de cette série romanesque, qui n'en était déjà plus une, puisqu'elle recommençait avec le volume 2, avec *Le Candidat* (et c'est pourquoi nous avons nous-mêmes commencé la publication de la série en traduction par le volume 2).

Entre-temps, Vorpouni avait écrit et publié (en 1964) un roman qui a fait date, un roman qui d'une certaine façon, annonçait la tâche à venir et constituait par avance une sorte de résumé de la série nouvelle manière : *Et l'homme fut* [*Yev yeghev mart*]. Oui, et l'homme fut. C'était la naissance romanesque de l'humanité diasporique. Et pourquoi ne pas le dire, à titre personnel, puisque la traduction est aussi une œuvre personnelle ? Ce fut pour moi le début de l'aventure, un passeport, le droit à l'existence, l'autorisation (et le devoir) de circuler entre le dedans et le dehors. Ce fut comme si ma langue, mon autre langue, recevait un blanc-seing inattendu, à charge pour moi de remplir

ensuite le document en son entier et de me présenter aux postes de garde dûment (ou indûment) mandaté. Nombreux, en effet, étaient les postes de garde entre la langue souveraine et la langue survivante, la presque-morte, vivante en tant que morte, la « mort ressuscitée », comme dirait (et a effectivement dit) Maurice Blanchot². Ils étaient alignés tout le long du parcours et il fallait les franchir un par un, muni du mandat de traducteur.

On comprend dès lors pourquoi ici, dès le début, j'ai mis l'accent sur le fait que c'est bien à une traduction que l'on a affaire. C'est-à-dire à une approximation ? Oui, c'est vrai pour toute traduction. Mais celle-ci inverse carrément les données du débat. S'il est vrai que le roman raconte la rencontre avec l'étranger sous la figure de l'étrangère, celle-ci cesse d'être étrangère dès lors que nous lisons le même roman en français. Mais, envisagée sous cette forme, l'inversion n'est encore qu'anecdotique. Elle fait comme si le roman se contentait de raconter une rencontre impossible et, de surcroît, meurtrière, puisqu'il est contraint de faire intervenir la mort pour dire l'impossibilité. Avant Vorpouni, un autre romancier de la même génération (celle des jeunes écrivains arméniens regroupés à Paris dès le début des années vingt), Chahan Chahnour, s'était retrouvé face à cette même contrainte romanesque dans son unique roman, *La Retraite sans fanfare*, publié en 1929.

Mais, précisément, le roman ne se contente pas de raconter. Il fait en lui-même l'épreuve de l'étranger ou (ce qui revient au même) il la fait subir, cette épreuve, à sa langue. « L'Épreuve de l'étranger », ce n'est pas seulement

¹ Zareh Vorpouni, *Le Candidat*, traduit et présenté par Marc Nishanian, Marseille, Parenthèses, coll. « Diasporales », 2021.

² L'expression « mort ressuscitée » apparaît dans le roman *Thomas l'Obscur* [1941, 1950] de Maurice Blanchot (Paris, Gallimard, 2005) [NDÉ].

le titre d'un livre³. Ici, c'est l'épreuve à travers laquelle la langue survivante est placée en demeure de se reconnaître elle-même comme telle, comme survivante, comme porteuse et comme témoin de sa propre disparition. Mais alors, pourquoi traduire ? Rien de ce qui vient d'être dit, rien de cette épreuve, ne pourra se rejouer dans la traduction. Oui, pourquoi traduire, sinon peut-être pour faire savoir les modalités historiques ou simplement les attendus de cette épreuve et de ce témoignage ? Pourquoi traduire, sinon peut-être pour organiser, vaille que vaille, un dialogue vacillant avec la langue souveraine ? Un tel dialogue, une telle présence au monde seraient donc nécessaires ? Sans quoi il n'y aurait ni épreuve (l'épreuve de l'étranger), ni témoignage (le témoignage vivant et paradoxal de sa propre disparition, en somme, une fois de plus la mort ressuscitée) ? C'est bien possible. C'est alors, et alors seulement, que traduire deviendrait une obligation.

De tout ceci, je ne savais absolument rien, bien sûr, quand j'ai traduit *Asphalte* il y a près de cinquante ans, donc du vivant de Vorpouni. Il n'en savait rien non plus lui-même. En particulier, il ne savait pas pourquoi, à un certain moment, il était revenu en arrière dans l'écriture du roman et pourquoi il avait repris, recopié, répété, en somme traduit, certaines des phrases qu'il avait déjà écrites. Il avait traduit la même chose dans la même

langue, comme le Pierre Ménard de Borges, mais lui l'avait fait à quelques pages d'écart, et non pas à deux siècles de distance. Ensemble donc, avec Vorpouni, de semaine en semaine, nous avons relu et, quand il le fallait, nous avons révisé la traduction de bout en bout. C'était, je crois, en 1977, dans son appartement à Saint-Germain-des-Prés. Il a donc participé lui-même activement à ce travail. Mais il a fait plus : à plusieurs endroits, il s'est rendu compte que le texte publié ne correspondait pas à ce qu'il avait écrit. C'est que le roman avait été imprimé à Istanbul, sur les presses du journal *Marmara*, et que le rédacteur du journal s'était permis de modifier ou même de caviarder certains passages, censure oblige. Nous les avons donc rétablis sur pièce et traduits selon la version originale. Ce qui fait que, à partir de là, pour ces passages-là du moins, la traduction faisait office d'original. Aujourd'hui, fort heureusement (mais tout de même un demi-siècle plus tard) la série romanesque est disponible⁴ en son ensemble dans sa langue d'origine et conformément aux manuscrits de l'auteur⁵.

Marc NICHANIAN

³ Il s'agit du livre d'Antoine Berman, publié en 1984, chez Gallimard (dernière édition en date : 2018). Ce livre s'occupe de la théorie de la traduction chez les Romantiques allemands, et en particulier les Romantiques de la première génération, celle des frères Schlegel, de Novalis, de la revue *Athenäum*. À travers elle, ou même indépendamment, il pose les linéaments d'une théorie générale de la traduction, en somme d'une « traductologie ». J'ai traduit naguère ce livre en arménien en collaboration avec Raffi Ajémian. Notre traduction a paru en 2017 aux éditions Khachents, à Erevan.

⁴ Le volume 4 (*Un jour comme les autres*) avait paru en 1974, le volume 5 était resté inédit, le volume 6 avait été publié par mes soins dans la revue *GAM* en 1982. La série des *Persécutés* est lisible aujourd'hui en son entier, en trois tomes, publiés par l'Institut Hovannissian, à Erevan. *Asphalte* se trouve dans le tome 1 (paru en 2020). Le troisième tome, qui contient aussi *Et l'homme fut*, le roman de 1964, date de 2025.

⁵ Les thèmes exposés dans la présente postface ont été développés lors d'une conférence en français à la Bulac (Bibliothèque universitaire des langues et civilisations), que l'on peut retrouver en ligne : « Qu'est-ce qu'une langue survivante ? », 26 janvier 2017 [sur www.hal.science] [NDÉ].